



Le personnel allemand du bureau des passe-ports à Bruxelles.

Londres, 21 novembre.

« Nos troupes entrèrent à Bastogne et à Habay en Belgique. Mille soldats allemands et un colonel qui ne s'étaient pas retirés en temps convenu furent faits prisonniers.

En Alsace nous occupons Zitterheim, Phalsburg, Gotterheim, Lougache, Neufbrisach, Huningue et Merckelsheim. »

Ces troupes s'avancèrent donc vers la région du Rhin.

L'ENTREE DU ROI A LIEGE

Nous voulons dans ce chapitre donner la parole à un correspondant du « Telegraaf », journal parfaitement informé de tous les événements, et n'a d'ailleurs épargné aucune peine pour l'être. Le compte-rendu qui va suivre est remarquable parce qu'il donne une image réelle des derniers jours de novembre 1918.

« Oui, me dit le commandant de la gare de Malines, il circule beaucoup de trains de ravitaillements, et il y aura moyen pour vous de les utiliser. Mais les trains de ravitaillement ne sont pas précisément à la minute.

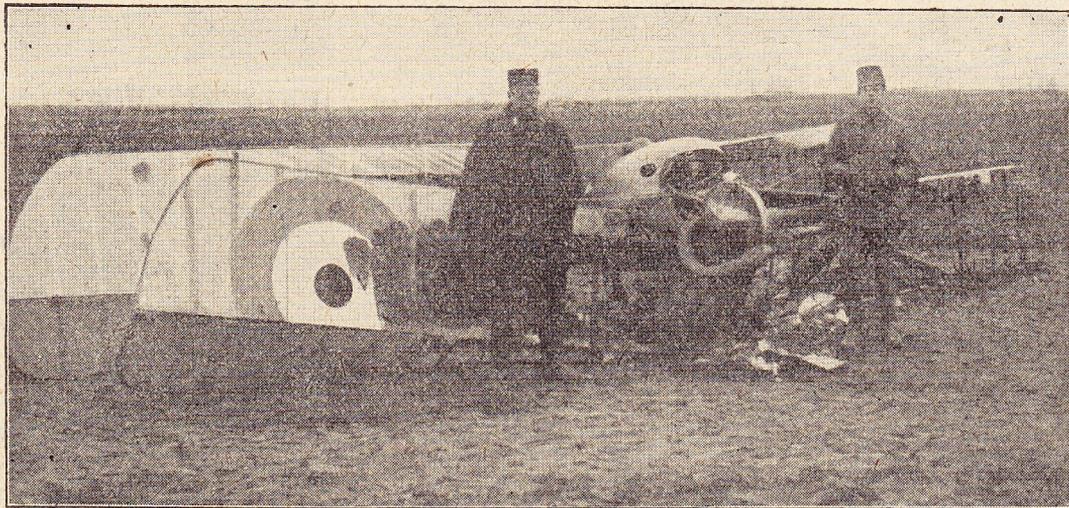
J'étais donc tenté de traverser la Belgique en vélo, ainsi que je le fis depuis Nieuport jusqu'à Bruxelles. Je me fiaais donc à ma roue, je partis vers l'Est, quoique les chemins étaient mauvais et

sales, mais ce moyen de locomotion permet de descendre quand on veut et de causer avec qui l'on veut. Et j'errais ainsi avec un certain émoi le chemin de Malines vers Louvain.

Je revois Boort-Meerbeek, Campenhout, Sas, je n'oublierai pas vite ces endroits par ce temps où l'on fête la victoire. Vous vous rappelez encore, ami lecteur, comment après la retraite de l'armée Belge vers l'enceinte fortifiée d'Anvers, l'homme détrôné, qui habite maintenant Amerongen, tenta encore une fois d'acheter le Roi Albert, et comment les troupes Belges répondirent à cette invitation perfide par des sorties dirigées vers Louvain ce qui fit perdre beaucoup de temps à l'adversaire et embarrassa beaucoup les troupes allemandes en marche vers la France. Eh bien! Boort-Meerbeek, Campenhout, Sas, nous rappellent ces combats et les ruines en évoquent le souvenir. Il fait encore grand malin, le soleil caché au loin derrière les collines jette ses feux du matin sur cette plaine dans laquelle tant de jeunes fils de la Belgique sacrifiaient leur vie.

Je me souviens aussi d'amis qui mourraient ici. Non, nous ne pouvons oublier ceux qui dorment dans ces champs, maintenant si paisibles, eux qui pendant ces jours critiques firent héroïquement leur devoir, même plus que leur devoir.

Nous approchons de Louvain... donc des ruines. La se trouve Bueken, à peu près complètement brulé et derrière l'école blanchie se dresse un moignon de tour flanqué d'un pan de mur. D'ici



Avion anglais tombé en Hollande.

de là on a rebâti les habitations, on presse maintenant le travail mais partout restent encore les traces du vandalisme allemand.

« Ils ont tout brûlé », me dit un paysan. « brûlé pour le plaisir de brûler », et il s'indigne encore en évoquant ces jours qu'il n'oubliera jamais. C'est pour cela aussi qu'il me raconte avec une vive satisfaction avec quelle rapidité l'ennemi a du fuir quand les libérateurs arrivèrent.

Des ruines des deux côtés de la route, il est vrai, mais sur les maisons sans toit, sur les murs chancelants, on a arboré le drapeau national confectionné quelquefois en papier.

Une côte très raide à monter et nous descendons le mont César pour entrer à Louvain. Chose étrange pour une ville qui porte encore tant de blessures; Louvain est admirablement ornée avec de multiples bannières et des drapeaux flottant dans les rues sinueuses; la population tout entière est réellement en fête.

Nous nous dirigeons vers le marché. La plaine est couverte de soldats Français en route pour l'Allemagne; ils s'entretiennent avec les civils. Ceux-ci leur montrent les places dénudées où se trouvaient jadis des maisons, ils leur indiquent l'église St-Pierre, ils leur expliquent comment les Allemands organisaient systématiquement l'incendie, la destruction, le meurtre. Devant l'hôtel de ville se trouve de l'infanterie Belge ce qui doit être particulièrement agréable aux Louvanistes qui ont connu à fond les beautés de la culture allemande. Tout autour de l'église on se croirait à la foire. Les habitants y font le commerce dans des baraques construites en remplacement de leurs maisons incendiées.

Dans la rue de la Gare, qui a été dénommée avenue des Alliés, on remarque beaucoup de places à bâtir. Aux boulevards l'herbe pousse parmi les morceaux de débris et de briques.

A la gare on a déblayé quelque peu les souvenirs laissés par les Allemands, les employés belges y collaborent avec les services militaires. Il y a un commandant belge et un français; la plus grande camaraderie règne entre les deux divisions d'armées.

Un «piot» alimente un feu de charbon autour duquel des femmes françaises et des enfants sont réunies. Ils attendent le signal de pouvoir retourner dans leur patrie; partout nous rencontrons encore des évacués du nord de la France et de la Flandre Occidentale qui ont été chassés impitoyablement généralement d'une façon brutale.

Nous sortons... Et tout autour de nous, nous voyons des ruines dans lesquels les habitants se sont fixés tant bien que mal; mais c'est leur «petit chez-eux». Sur la place de la Gare, un jardinier travaille dans les parterres où les Allemands avaient enterrés à la hâte des habitants assassinés. Ils furent plus tard exhumés par la ville et enterrés respectueusement. Ce souvenir restera impérissable et il sera de bonne convenance de débaptiser la place et de la nommer «Place des Martyrs», car ils sont morts en martyrs tous ceux qui sont tombés ici à la gare ou à proximité sous les balles meurtrières. Louvain présente l'aspect d'un grand théâtre en reconstruction. Espérons que cela sera fait avec goût et bon jugement de façon à conserver à la vieille ville son cachet historique. Que les Belges et les Français y passent maintenant pour occuper l'Allemagne, cela est une juste vengeance du Droit.

J'avance encore un peu plus loin, et je me trouve au milieu d'une armée française en marche vers Tirlemont.

Quelles longues colonnes d'infanteries, de caissons d'artillerie. Un bon esprit anime tous ces hommes. «Au Rhin!» tel est leur cri de ralliement. Non, l'Empire n'avait jamais soupçonné pareille chose!

Et cependant c'était la réalité.

Louvain-Tirlemont n'est qu'une étape du chemin vers l'Allemagne. Par d'autres routes s'acheminent des Belges, des Anglais, des Américains.

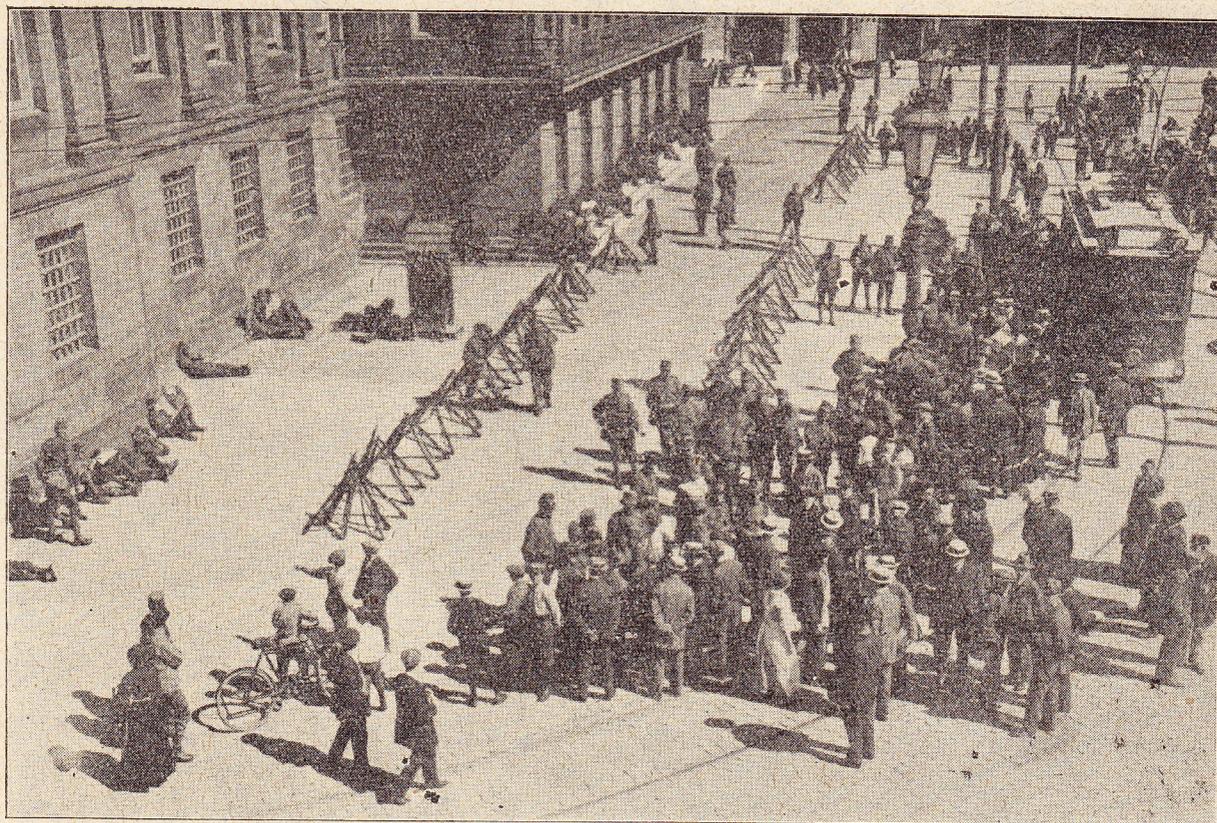
Le soleil se cache et un brouillard épais s'étend sur la contrée.

Il nous paraissait que la nature voulut revêtir un habit de deuil pour gémir avec tant d'exilés découragés, d'isolés, de désespérés, de blessés et d'invalides, de vieillards, de jeunes gens exténués, de prisonniers, de déportés et d'internés; elle me paraissait pleurer sur toutes ces douleurs, ces terreurs, ces violences, ces injustices, ces cruautés, sur la mort.

Nous n'oublierons jamais ces soirées mélancoliques, où aucun bruit, aucune voix ne parvint à nos oreilles dans ces pays enveloppés de brumes.

Mais ces douleurs sont passées, le Droit triomphe, et le brouillard ne saurait atteindre le moral des soldats.

Nous sommes en route vers l'Est! Vers l'Allemagne! Ce cri paraît monter des bruits des pas sur les pavés, du roulement des chariots, le ronflement des autos, des rires, de la poitrine des hommes et des femmes qui peinent dans les champs



Troubles en Hollande en 1918. Le palais royal à Amsterdam est gardé par les militaires

mais arrêtent le travail pour se précipiter sur les bords des routes, pour contempler le gai spectacle. Un bon rire se dessine sur le visage et tous s'écrient de tout cœur : « Vive la France ! » Ils ont vu arriver les Allemands le long de ces mêmes chemins en 1914; ou plutôt, non pas ainsi... car de toute part coulait le sang, des maisons et des fermes brûlaient, et des fuyards haleiants et peureux racontaient des scènes de pillage et de meurtre; la crainte planait sur la contrée où la faux de la mort remplaçait celle du moissonneur.

Les Allemands sont retournés par ces mêmes routes, mais ils ne chantaient plus: « Lieb Vaterland' musz groszer sein ». Ils repassaient en hordes fuyantes, vendant leur équipement pour avoir de l'argent, ils abandonnaient chariots et autos qui traînent encore le long de la route comme des instruments au rebut.

A présent ce sont les Français qui vont en Allemagne. C'est autre chose que « nach Paris! » Sur le seuil des maisons pavoisées, des hommes, des femmes viennent ovationner les vainqueurs; les soldats saluent, caressent les enfants et les petites filles, leur marche triomphale est digne, digne comme était toute leur lutte.

Tirlemont est en fête; les rues sont transformées en allées de sapins serpentés de rubans colorés, argentés; la verdure et les fleurs couvrent les murs, les arcs de triomphe se dressent partout, des inscriptions flottent en l'air.

Je ne puis rester auprès des Français, je dois rejoindre nos Belges et je file vers St-Trond.

En chemin j'apprends que le Roi fera son entrée aujourd'hui à Liège; je veux immédiatement gagner la capitale de la Wallonie.

De Tirlemont je vais à St-Trond, de là à Ans. Partout des arcs de triomphe, des drapeaux pour fêter nos soldats triomphants.

Les préparatifs de la fête commencent à Ans. Liège est en effervescence.

Le correspondant annonce de Maestricht à son journal :

« J'ai quitté Liège depuis deux heures, Liège est baignée dans une mer de lumières, elle est éblouissante par la richesse inouïe de ses décors et de ses drapeaux, tout m'a fait penser à Liège de jadis. Et quel plus beau jour aurait pu être fêté à Liège que celui d'aujourd'hui. Après quatre années de terreur la ville peut saluer son Roi et sa Reine, et avec le couple royal le héros de Liège, le général Leman, qui par la défense courageuse de l'enceinte arrêta l'ennemi méritant à la ville de la vallée de la Meuse la Croix de la Légion d'Honneur.

Les Allemands avaient quitté Liège le 24, il n'y avait donc pas huit jours. Les autorités et les habitants les avaient mis à profit pour le grand nettoyage, travail de toute urgence partout après le départ des troupes de l'empereur, puis la ville avait exhibé ses parures de fête, non seulement les maisons étaient ornées de drapeaux de tous les pays alliés, de bannières, d'écussons, de guirlandes, mais les rues étaient traversées par des banderoles, des particuliers exprimaient leurs sentiments par des inscriptions sur des pancartes multicolores. Sur l'une d'elles je lis : « Liège et l'Yser ont vaincu le kaiser. »

La ville est une fourmilière, depuis la pointe du jour. Tout le monde est paré de cocardes tricolores, de nœuds aux couleurs des alliés. Les spectateurs sont venus de loin, des collines et des vallées de la Vesdre et de l'Ourthe, du pays de Herve et de la Hesbaye, de la frontière hollandaise, de Spa où tout récemment furent réglées les violentes offensives; c'est de cette ville que l'empereur a pris la fuite. Mêlés aux Belges on remarquait des Français en uniforme bleu, des Canadiens, des Highlanders dont la robe provoquait beaucoup d'intérêt, des Améri-



Artillerie anglaise pendant l'offensive de 1918.

cains, de nombreux prisonniers libérés, portant encore leurs habits bariolés, souvenir du temps passé sous la terreur allemande.

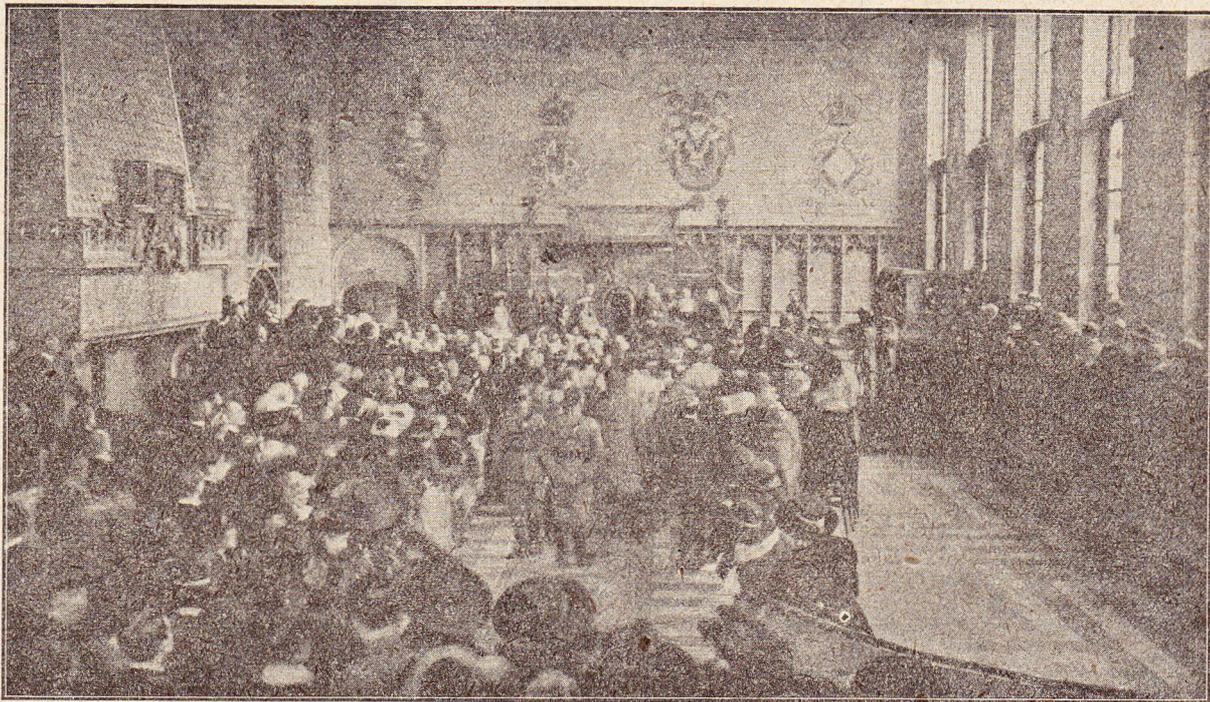
Les éminents visiteurs devaient arriver en aéroplane venant de Bruxelles et descendre à la plaine d'aviation d'Ans, mais vu le temps peu clair on avait renoncé à ce projet et le parcours se fit en auto. Plusieurs heures avant leur arrivée les spectateurs s'étaient pressés dans les rues de Hesbaye, Ste-Marguerite, place Notger, place St-Lambert, à l'Hôtel de ville, la place Verte, en un mot tout le long du parcours que suivra le cortège. Les gens s'étaient groupés devant les fenêtres, aux balcons, sur des échelles, des chaises, des bancs, ils étaient juchés dans les gouttières, sur les toits, dans les arbres ainsi que nous l'avions vu à Gand et à Bruxelles. La patience fut mise à une longue épreuve, mais le moral était excellent; après une longue attente le cortège arriva. A la tête se trouvaient le Roi et la Reine à cheval; auprès du souverain le général Leman. On peut difficilement s'imaginer les acclamations enthousiastes, l'agitation de la rue de Hesbaye jusqu'à l'avenue Rogier. Que de drapelets, de mouchoirs, de casquettes et de chapeaux agités avec frénésie! Qui ne pensait aux jours anxieux d'août 1914, quand Visé, Mouland, Berneau et Liège tremblaient sous le grondement des canons, quand des fuyards racontaient les méfaits horribles, commis par les hordes furieuses dans le beau pays de Herve, quand malgré une vive résistance, les forts tombaient, quand les cloches sonnaient à toute volée en Allemagne annonçant la chute de Liège. C'étaient des moments sombres, et de longs mois de terreur les suivirent. Ce dernier jour de novembre était pour Liège un réconfort, juste récompense de la fidélité et de la persévérance.

C'étaient les jours de la libération, le vieux cri de liberté qui firent jubiler cet océan humain. Le prince héritier défila avec sa compagnie devant le Roi, le général Leman et les officiers supérieurs de l'état-major.

Puis eurent lieu les cérémonies ordinaires. Le couple royal fut reçu au gouvernement provincial par M. Delvaux de Fenfi, gouverneur, à l'hôtel de ville par le bourgmestre Kleyer; dans les discours le rôle de Liège au début de la guerre était naturellement le thème favori. Les éminents visiteurs quittèrent l'hôtel de ville, à 4 heures en passant devant les édifices illuminés, tels le Perron, symbole de la liberté; le palais épiscopal, le bazar, la cathédrale.

Là les visiteurs furent reçus au portail par l'évêque entouré du chapitre et du clergé. Monseigneur exprima sa satisfaction de cette visite et le bonheur qu'il éprouvait de la libération. Le Roi répondit en termes chaleureux, la chorale de l'église entonna un chant de reconnaissance. La courte mais touchante cérémonie se termina par le chant national; la foule ne quitta pas les rues dans l'espoir de revoir le couple royal. Les troupes aussi — environ 7000 Belges et un détachement de Français — furent chaleureusement ovationnées par la foule.

Il était soir quand les hôtes royaux quittèrent la ville. Mais Liège continua la fête; des centaines de soldats après quatre ans d'absence y étaient en congé dans leurs familles. Demain dimanche, une grande manifestation populaire aura lieu, à laquelle participeront les civils, des soldats Belges, Américains, Anglais, Français, Italiens, Serbes, et Roumains, car toutes les armées sont maintenant représentées à Liège soit par des troupes actives en



Réception de nos souverains à l'Hôtel de ville de Gand.

route vers l'Allemagne, soit par des prisonniers libérés.

La violation du Droit a débuté par l'attaque de Liège en 1914, et c'est maintenant de Liège que partiront les troupes pour occuper une partie de l'Allemagne. Juste vengeance du Droit. Nous sentimes cela quand nous partimes avec les troupes françaises vers l'est.

La capitale de la Wallonie a célébré sa libération par la réception grandiose d'Albert et d'Elisabeth, qui y firent leur joyeuse entrée. Toutes ces pensées m'obsédaient quand j'enfilais le chemin sombre le long du canal...

Visé! Là je dus demander le chemin, c'était en vain que j'errais dans ces ruines.

Puis une autre localité rendue tristement célèbre: Mouland!

Encore un nom rappelant éloquentement 1914.

Je me retrouve dans le courant de la vie ordinaire et agréable, à Maestricht bien éclairé. De Malines je vais par Louvain, Tirlemont, St-Trond à Liège, puis à Maestricht, où je me rends au bureau de télégraphe, avant de prendre un repos, bien mérité je crois après une pareille randonnée.

Demain, je dois aller à Aix la Chapelle! »

Avant de suivre nos soldats en Allemagne, nous devons encore mentionner les derniers faits de guerre du front italien, et voir comment l'épopée finit là.

L'EFFONDREMENT DE L'AUTRICHE LE TRAITE DE PADOUE

Pour conserver l'unité dans la suite des événements qui se sont précipités, nous nous sommes bornés au front ouest, le principal, où la bataille fut décisive.

Une énumération courte de ce qui se passa sur les autres fronts complètera ce que nous avons relaté.

Les Italiens commençaient leur offensive victorieuse le 23 octobre 1918 que le général Diaz, de

concert avec Foch, avait préparée à Senlis. Diaz disposait de 51 divisions italiennes, 3 anglaises, 2 françaises et 1 composée de Tchéco-Slovaques, qui avaient abandonné l'Autriche depuis longtemps.

La bataille commença par quelques combats dans la plaine d'Asiago, l'occupation de Grave di Papadopoli et du massif Grappa.

L'ennemi manifesta le 25 la décision de se défendre avec acharnement, mais la 4e armée s'empara du mont Pertica et la brigade Aoste prit Valderca. Les aviateurs prirent une large part dans cet engagement et assaillaient continuellement les Autrichiens, leurs dépôts et leurs colonnes avec des bombes et des torpilles aériennes. L'offensive devint générale le 27. Dans la nuit la 12e armée Franco-Italienne (général français Graziani) et la 8e italienne (général Caviglia) passèrent la Piave quoique le fleuve avait débordé et que le bombardement fut violent.

Dès l'aurore ils envahirent la première ligne autrichienne, appuyés par l'artillerie de l'autre côté du fleuve.

Au sud la 10e armée anglo-italienne de lord Carran attaqua également et fit rapidement 9000 prisonniers avec 51 canons. Le 14e corps britannique (général Babington) prit Tezza et Borgo et le 11e corps italien de Paolini occupa Roncadello.

Les Autrichiens abandonnaient Santa-Lucia-di-Piave. Des renforts remplaçaient les troupes fatiguées et les alliés occupaient solidement la rive est.

Le 29, l'armée de Graziani prit les hauteurs de Valdobbiadene et les plaines de Sernaglia, pendant que Carviglia prit pied à Susegana. Lord Carran dut affronter de nombreuses mitrailleuses, mais il força le passage à Monticano.

La résistance des Autrichiens faiblit rapidement; les prisonniers affluaient.

Caviglia s'empara de Conegliano. La défaite débuta. Les Autrichiens incendiaient leurs dépôts et même leurs plaines d'aviation, signe précurseur de la retraite.

Le 29, Diaz envoya les réserves au feu entre autres la 3e armée. Du Brenta jusqu'à la mer s'é-

tendait maintenant un front sur lequel les trois quarts de l'armée italienne étaient engagés avec des Français, des Anglais et le 332 régiment américain.

Caviglia atteignit Vittorio; Cavan Adezo et les Autrichiens se retiraient de plus en plus rapidement.

La 3e armée passa la Piave à San-Dona-di-Piave. On compta déjà 33.000 prisonniers autrichiens. Le butin s'accrut considérablement, les avances continuaient et les avant-gardes entraient à Sacile, où les troupes furent chaleureusement accueillies.

L'aile gauche progressait également. La 6e armée obligea l'ennemi à évacuer Asiago.

« Soldats, en avant! proclame le général Diaz, L'heure de la revanche définitive a sonné. L'Italie est toute avec nous. Par la force de nos armes, nos vœux séculaires seront accomplis, et au nom de l'Italie, nous poserons des couronnes de victoire sur les tombeaux glorieux de nos frères héroïquement tombés qui, des sommets de nos Alpes et des plateaux de l'Isonzo nous crient: « En avant! La patrie immortelle le veut! »

C'était pour les Autrichiens la défaite complète. Le 31 ils s'enfuyaient en masse à travers les vallées pour atteindre les cols de Tagliamento. Des prisonniers se rendaient en masse. Des canons, du matériel, des provisions considérables tombaient entre les mains des vainqueurs. Les chemins étaient jonchés de morts, de blessés, de fusils, de sacs, jetés dans la fuite empressée.

La 6e armée avança dans la vallée du Brenta; la 4e rompit les lignes de l'ennemi à Grappa et s'empara de toute son artillerie. Les 12, 3e et 8e rencontraient à peine encore quelque résistance dans leur marche. Déjà le 29 octobre, à 20 h. 30, un radio de Buda-Pest annonçait au commandement supérieur italien l'évacuation des plaines de Venise et demandait la suspension des hostilités.

Le front s'était écroulé sous les formidables coups. La révolution éclata. Nous avons déjà dit combien elle avait rendu précaire la situation de l'Allemagne.

Toutes les nationalités de la monarchie Danubéenne se déclaraient indépendantes; l'empereur avait quitté Vienne. Des plénipotentiaires se présentaient au front italien. Diaz l'annonça à Orlando, premier ministre qui se trouvait à Paris.

Il reçut des instructions le 30 et les 8 plénipotentiaires sous la conduite du général von Weber se rendirent à Padoue pour ouvrir les négociations.

Le 3 novembre le général Diaz et von Weber signèrent la convention de l'armistice. Les hostilités cesseraient le 4 à 15 heures.

Les armées des Habsbourg étaient en déroute poursuivies par des avions qui précédaient les avant-gardes italiennes.

La cavalerie arriva à Tagliamento. La 6e armée s'avança sur tout le front du Brenta; 232 canons furent pris dans les plaines d'Asiago. Le 2 novembre on avait fait 100.000 prisonniers et pris 2200 canons. Le 3 novembre, le 39e corps fit encore une attaque violente. Les Italiens entraient à Trente et coupaient la retraite à ce groupe d'armées. La panique chez les Autrichiens était épouvantable; ils délaissaient tout. La 48e division britannique à elle seule fit 20.000 prisonniers, un général de corps et trois généraux de division. Une division de troupes de terre et de mer traversa l'océan pour occuper Trieste; la grande cavalerie arriva à Udine.

C'était une grande satisfaction pour la fierté nationale italienne.

Quand les hostilités s'arrêtaient en vertu du traité de Padoue, les alliés avaient pris 10.658 officiers, 416.116 soldats, 6818 canons.

L'empereur Charles et le maréchal Koewess refusèrent de contresigner l'armistice, mais le général von Arz dut accepter les dures conditions imposées par le conseil supérieur de guerre des alliés :

démobilisation totale de l'armée austro-hongroise, maintien à l'intérieur du pays de 20 divisions sur pied de paix; reddition de la moitié de l'artillerie; retrait de l'armée au delà d'une ligne qui va du nord de Stelvio vers les sources de l'Adige et de Eisach, Brenner, Toblack, les Alpes, Tarvis, Predilpas, à l'est du col Idria, Schneeberg, à l'est de Fiume, les limites administratives de la Dalmatie. Livraison aux alliés de tout le matériel militaire et du matériel des chemins de fer se trouvant dans cette zone occupée. Liberté de mouvements pour les alliés sur toutes les routes, lignes des chemins de fer, voies d'eau de l'Autriche-Hongrie et utilisation de tous les moyens de communication. Autorisation d'occuper à tout moment les points stratégiques. Evacuation dans les 15 jours des troupes allemandes se trouvant sur le territoire de l'Autriche-Hongrie; administration provisoire des régions occupées par les autorités locales sous le contrôle des alliés. Renvoi dans leurs foyers sans réciprocité, de tous les prisonniers. Livraison de 13 sous-marins construits de 1910-1918 et de tous les sous-marins allemands se trouvant dans les eaux austro-hongroises; de 12 torpilleurs, 1 pose-mine, 8 monitors du Danube; démobilisation et désarmement de tous les autres bâtiments de marine. Liberté de navigation pour tous les bâtiments de guerre des alliés dans la mer Adriatique et sur le Danube, occupation libre et démolition des fortifications du Danube. Maintien du blocus. Groupement et immobilisation de toutes les forces de mer et d'air en des points et bases déterminés par les alliés. Evacuation de la côte italienne et de tous les ports occupés avec remise de tout le matériel. Occupation des fortifications et redoutes de Pola. Rendre tous les vaisseaux de commerce; défense de destruction ou de détérioration.

Où! les conditions étaient dures, mais que pouvait faire encore l'Autriche? Elle était en désagrégation; des émeutes éclataient partout. L'Etat Tchéco-Slovaque fut créé à Prague; cette nation prit immédiatement toutes les mesures pour s'ériger sol'dement.

Les Yougo-Slaves, les Allemands, les Polonais, les Hongrois se détachaient et se déclaraient indépendants.

Tisza fut assassiné et l'empereur Charles s'enfuit.

L'Italie salua fièrement la nouvelle du triomphe. Dans toutes les villes et particulièrement à Rome l'enthousiasme était grand; il se révéla par des cortèges, des manifestations, des fêtes. Les cloches sonnaient à toute volée.

On ne pensait pas à ce moment qu'il arriverait encore des jours pleins de difficultés, que la situation de l'Europe devait provoquer des crises dans le monde entier et que la paix souleverait beaucoup de graves problèmes.

Dans notre pays la nouvelle fut reçue avec joie. C'était la capitulation certaine de l'Allemagne. Ici à l'ouest aurait lieu bientôt un autre Padoue. Ce n'était plus qu'une question de jours.

On se rappela la manière perfide avec laquelle l'Autriche avait envoyée en 1914 de l'artillerie lourde aux Allemands, pour les aider à écraser la Belgique, avec laquelle elle n'était pas encore en guerre. On se souvint des motifs mesquins allégués par la monarchie Danubéenne pour justifier la guerre contre notre petit pays.

Le châtiment était arrivé. Le puissant empire s'était écroulé, et les Habsbourg qui purent se glorifier un jour, que toute la terre leur était soumise, étaient représentés à présent par un empereur en fuite, un prince sans trône!

* * *

L'impératrice allemande s'était aussi rendue en Hollande. Les correspondants du journal «Telegraaf» annonçaient le 28 novembre :



Enfants attendant la distribution de la soupe.

« Une nouvelle arriva brusquement hier soir annonçant que l'ex-impératrice avait entrepris le voyage projeté en Hollande et quelle arriverait sur notre territoire probablement très tôt au matin à Zevenaar. Il faisait encore nuit quand j'étais déjà sur le perron à Zevenaar pour être témoin oculaire de l'arrivée de l'ex-impératrice.

Tout était encore calme à la gare. Celle-ci était à cette époque un centre de relations internationales, où les victimes de la guerre arriveraient chaque jour par milliers, pour retourner enfin après des années de captivité dans leur patrie, auprès de leurs femmes, de leurs enfants. Jeu tragique de la destinée qu'en ce même endroit arrivait tout à l'heure la femme de l'empereur déchu, la femme de celui qui en d'autres circonstances avait reçu avec son mari dans bien des capitales de l'Europe des marques de respect et de déférence quand elle les visitait à ses côtés. Elle vint maintenant en Hollande auprès de son époux, qui avait fui son pays et avait cherché un refuge chez nous.

La réception était loin d'être brillante. Il n'y avait là aucune autorité qui pourrait faire supposer que dans quelques instants l'impératrice débarquerait. La nouvelle parut cependant probable. Un train spécial amenant l'ex-impératrice arriverait à 7 h. 08. On voulut tenir la chose secrète car il n'y avait aucun signe qui aurait pu en donner l'éveil. La gare était triste par ce matin de brouillard. Vers sept heures il nous sembla que nous ne serions pas déçu dans notre attente. Le vice-consul à Zevenaar, avec son épouse conduisit un groupe de dames et de messieurs, qui étaient arrivés très tôt au matin, venant d'Arnhem ; on remarqua entre autres Madame Rosen, femme de l'ambassadeur d'Allemagne, Madame Malzin, femme d'un fonctionnaire de l'ambassade, le camerier comte Rantzau, le comte von Solms, attaché d'ambassade, Dr. Kusters, at-

taché d'ambassade et quelques autres. Par le train de 7 h. 07, arriva le major de la maréchaussée Thomson, qui avait mission de conduire l'ex-impératrice à Maarn, d'où elle se rendait par auto à Amerongen. Le bourgmestre de Zevenaar, chevalier Verschuere se tenait sur le perron. Il n'y avait pas d'autres autorités.

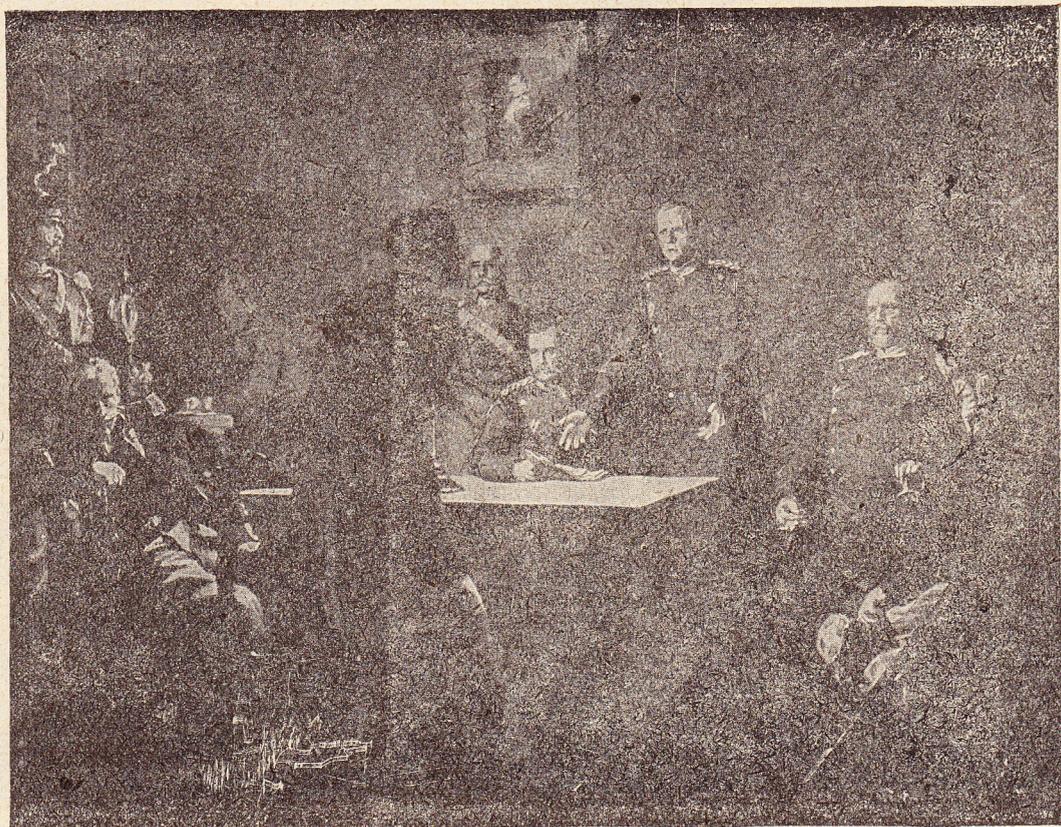
Le train n'arriva qu'avec quelques minutes de retard. Il se composait d'un wagon-lit, de deux wagons de marchandises, de trois voitures à voyageurs, tous des wagons de 1^{re} et 2^{me} classe des trains ordinaires. Quand le train s'arrêta, quelques messieurs en civil en descendirent. L'impératrice qui se trouvait dans le wagon-lit avec quelques dames de sa suite ne se montra pas. Les rideaux restaient soigneusement baissés. Madame Rosen et madame Malzin montèrent en wagon pour souhaiter la bienvenue à l'ex-kaizerin sur le sol Hollandais. La première, ainsi que madame Buschhammer offrirent des fleurs. Les messieurs de l'ambassade allemande accompagnèrent les deux dames et le vice-consul Buschhammer, pour conduire l'ex-impératrice à Amerongen. Dans le wagon à bagages prirent place quelques gendarmes de Zevenaar; le major Thomson rejoignit la société.

Le train repartit à 7 h. 22, accompagné de l'inspecteur des voies Keunen. Le voyage continua vers Maarn sans le moindre arrêt. »

On écrivit à la même feuille à propos de l'arrivée de l'ex-impératrice à Maarsbergen.

« Aujourd'hui arriva ici à Maarsbergen l'ex-impératrice d'Allemagne, Augusta Victoria, avec une petite suite. Il était tout d'abord décidé qu'elle descendrait du train à Maarn, d'où l'empereur s'était aussi rendu à Amerongen.

Le train spécial entra en gare à 8 h. 22. Il se composait de trois voitures de voyageurs et de deux fourgons. En compagnie d'Augusta-Victoria se



1871. Il y a 50 ans. A Donchéry près de Sedan, se négocièrent les conditions de la capitulation de l'armée française. Derrière la table Moltke, debout. Bismarck est assis à sa gauche.

trouvait en outre des autorités allemandes, son médecin, deux camériers, un domestique et un laquais.

L'ex-impératrice était beaucoup plus sombre que son fils, l'ex-kroonprins. Celui-ci était plein d'entrain; la femme aux cheveux gris, au contraire, qui descendit du wagon, était visiblement triste. Elle descendit péniblement les deux marches du compartiment s'appuyant fortement sur les bras qui se tendirent vers elle.

En traversant lentement le perron elle fit remarquer qu'il faisait bien froid en Hollande. Elle dévisagea d'un regard rapide un groupe de reporters Américains, Anglais et Hollandais, qui pour cette circonstance avait fait de grand matin une promenade à pied de Maarn à Maarsbergen, et se trouvaient là un peu defraichis par la boue.

Très abattue, la compagne de l'ex-empereur monta dans une des trois autos, qui avaient été préparées et qui la conduirait au gîte d'Amerongen, le superbe asile du monarque en exil.

Les trois voitures volent rapidement sur le chemin glissant, qui se déroule capricieusement entre les bouleaux bruns des bois.

Après son départ, les employés allemands en tenue de feldgrauw déchargèrent le «Schlafwagen» puis les fourgons furent vidés. D'abord une vingtaine de malles de linge, sur lesquelles se trouvait l'inscription : «K. Weiszeigkamer, Neues Palais.» Puis un grand nombre de coffres et de paniers, qui furent chargés dans un auto-camion. Finalement les bagages de la suite, dont les cartes-adresses flottaient dans le vent froid du matin.

On lisait les noms connus de comtesse von Keller, comte von Platte, comte von Moltke, etc. Quand nous les passions encore une fois en revue un laquais accourut arracha les adresses et plaça les

coffres de façon que nous ne pûmes plus lire les noms. C'était peut-être le dernier service que ce valet put rendre à ses maîtres.

L'impératrice arriva à Amerongen vers 9 h. 20.

Au son du cornet, le pont levé fut abaissé, les grilles en fer furent écartées, les portes s'ouvrirent en grinçant. Un moment nous vîmes une ombre noire, qui se tenait immobile dans la cour intérieure en s'appuyant sur une canne.

C'était l'ex-kaiser.

Il s'avança de quelques pas et leva sa canne...

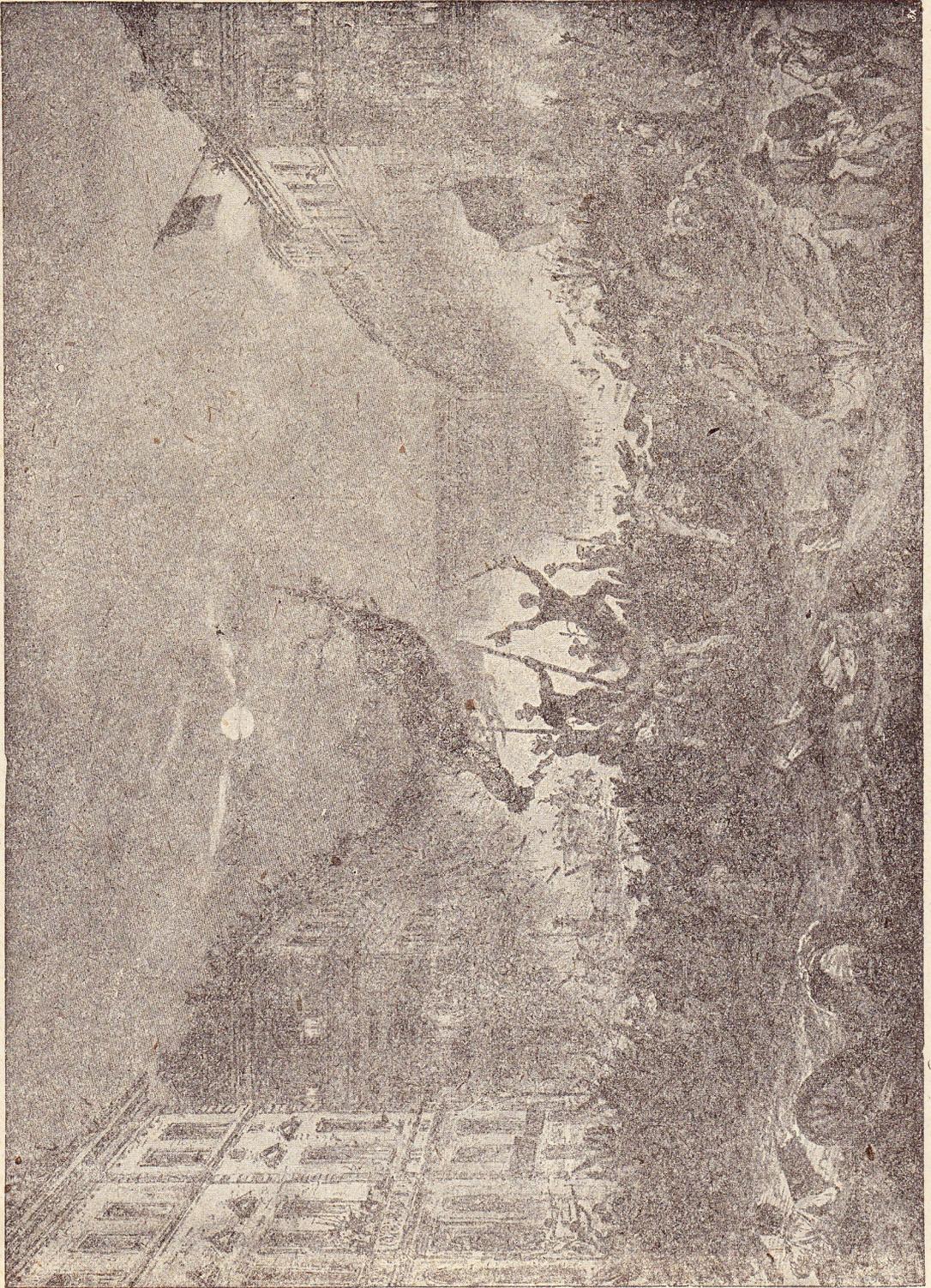
La porte se ferma avec bruit, le pont levé fut levé et le château resta de nouveau enveloppé mystérieusement dans le brouillard du matin.»

Entretiens, s'était posée la question de savoir ce qu'on ferait de l'empereur. On discuta si la Hollande devait le livrer. Lloyd George déclara que Guillaume II devait comparaître devant une cour de justice. A titre de curiosité nous donnons ici quelques considérations qui dévoilent la mentalité qui existait dans certaines sphères à cette époque.

Le «Observer» en conformité d'idées avec Lloyd George sur la livraison du kaiser, écrit :

« Cet homme porte sur le front de l'empreinte multiples Caïn. Il a attiré le mal sur le monde. Par son action directe ou indirecte, 20 millions d'hommes sont morts ou invalides. Les autorités judiciaires de la couronne ont établi, qu'il est livrable, et qu'il peut être mis en accusation.

Quoiqu'il en arrivera plus tard, il doit être livré entre les mains des alliés. La Hollande n'a pas le droit de le protéger sans lui pardonner ses fautes. Elle ne peut songer à s'opposer au vœu des alliés de le voir jugé. Il n'est pas nécessaire d'entamer un long procès public, basé sur beaucoup d'accusations, elles ne feraient que perdre de vue la ques-



Un épisode de la lutte pour la grande Allemagne : Combat sur les barricades à Berlin le 18 mars 1848.

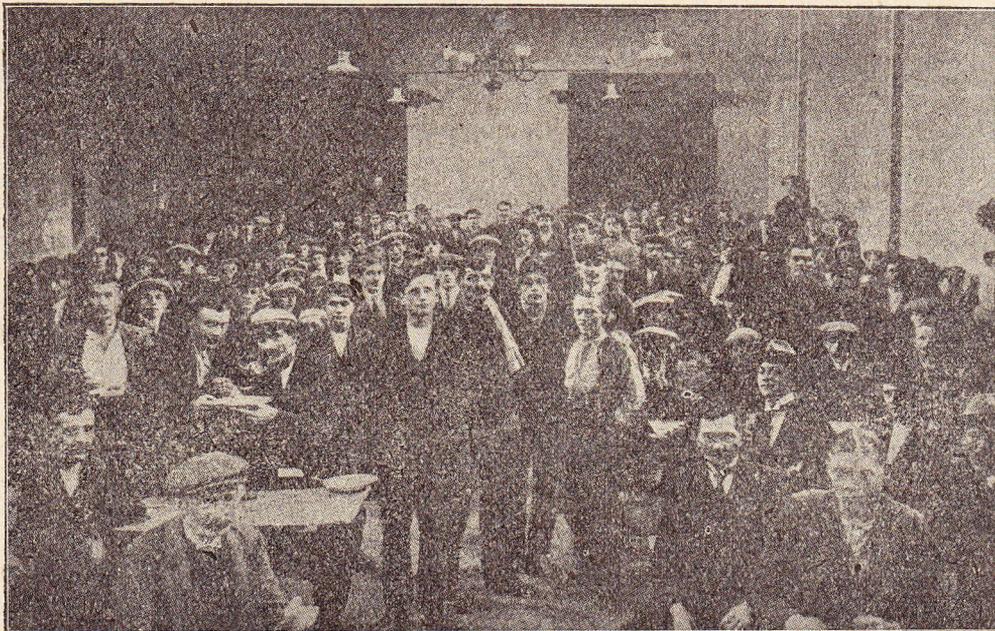
tion principale ; on lui donnerait une dernière chance de se poser en martyr.

Sa culpabilité est établie ; elle est monstrueuse. En comparant Guillaume II à Napoléon, on insulte l'un des plus grands hommes. Napoléon trouva devant lui un monde belliqueux toujours en guerre, Guillaume II au contraire trouva un monde qui vécut en paix et qui aurait pu vivre en paix pendant un temps indéterminé.

En toute justice, sans passion, on doit pendre cet homme ou le guillotiner ; nous le déclarons en

parfaite maîtrise de nous-mêmes. Une incarcération facilement supportable ne ferait que ressortir davantage tous les jours le contraste entre le sort de l'un ou l'autre misérable, qui tue une personne, et du belliqueux empereur, qui se baignait dans le sang et fit massacrer de millions d'êtres. D'un autre côté, un emprisonnement sévère manquerait son but et pourrait fomenter l'une ou l'autre entreprise. Les alliés doivent agir en cette matière d'une façon naturelle et sérieuse.»

De Paris, il nous arriva en date du 1 décembre,



Russes internés en Hollande.

une nouvelle singulière. Une plainte avait été déposée contre le kaiser.

« Afin de donner aux membres du gouvernement français qui désirent exiger la livraison de Guillaume II, madame Prieur a déposé contre l'ex-kaiser une plainte du chef de meurtre.

Madame Prieur fait connaître que son mari, commerçant, voyageant pour affaires, se trouvait à bord du «Sussex», quand ce vapeur marchand fut coulé par un torpilleur allemand. Le cadavre de Prieur fut retrouvé deux jours plus tard sur le vaisseau. Après avoir relaté les faits, la déposition ajoute :

« Je fais un appel à la Justice tant en mon nom, qu'au nom de mes enfants. Il est intolérable que le meurtrier de tant victimes trouve une protection et un refuge dans un pays voisin et peut y vivre tranquillement en villégiature au grand scandale de tous les gens convenables. J'exige que ce misérable soit puni, comme un meurtrier le mérite. »

Cet exemple fut imité, mais tout cela n'eut aucune influence sur la procédure.

Le ministre anglais Barnes disait dans un discours, prononcé à Dubley, que l'ex-kaiser devait être pendu. Barnes fit ressortir que l'ex-empereur avait présidé un mois avant la guerre une réunion, dans laquelle la guerre fut décidée, que ce lâche criminel, le plus coupable devant l'histoire ne pouvait échapper à son châtement.

Il semblait cependant que ce langage ne fut tenu que pour satisfaire l'opinion publique.

Le « Times » ne le cacha pas et écrivit :

« L'annonce des décisions qui seront prises contre l'ex-empereur n'est apparemment qu'une question électorale. Le ministère de la Guerre a examiné la chose en ces derniers jours et est arrivé à la conclusion suivante :

Premièrement : Il est de la compétence des alliés d'exiger l'extradition de l'empereur.

Deuxièmement : Le gouvernement britannique fera toutes les démarches qui sont en son pouvoir pour obtenir la livraison.

Troisièmement : Quand la livraison sera décidée le kaiser devra répondre des crimes commis contre l'humanité.

Il fut décidé également que le ministère n'entamerait aucune action avant d'avoir consulté les

alliés. Il n'y a pas de doute que les gouvernements Français et Italien soient d'accord sur cette politique. On pense que l'affaire fera l'objet de délibérations dans une conférence à la «Downingstreet, entre Clemenceau, Foch, Orlando et Sonnino. Cette conférence durera deux ou trois jours. Elle n'a pas seulement pour but de préparer la grande conférence qui aura lieu entre les alliés, mais elle a aussi un but militaire. » Les alliés entendront un rapport du maréchal Foch sur la manière dont les allemands exécutent les conditions de l'armistice sur terre ; ils examineront si des difficultés inattendues ont surgi.

Nous pouvons en toute assurance abandonner cette question. Elle fut beaucoup discutée, beaucoup commentée ; une requête de livraison fut envoyée au gouvernement Néerlandais.

La Hollande refusa d'y donner suite déclarant que le droit d'asile ne put être violé. La chose en resta là. L'empereur et l'impératrice s'établirent au château à Doorn. La principale occupation du monarque détrôné consista à scier du bois et à le couper en petits blocs. L'impératrice mourut en 1921. La dépouille fut transportée en Allemagne. L'ex-kroonprins séjourne encore dans l'île de Wieringen. Il habite la cure et paraît avoir une prédilection pour la forge. Sa femme et ses enfants sont restés en Allemagne.

* * *

Une autre question était d'un intérêt plus brûlant.

Les prisonniers de guerre furent renvoyés. Beaucoup n'avaient pas attendu et s'étaient enfuis.

Déjà le 13 on annonça de la frontière Allemande :

« Aucune difficulté n'est faite au départ des prisonniers Britanniques qui se trouvent dans la partie Ouest de l'Allemagne.

A Cologne un grand nombre de prisonniers de guerre était enfermés à la prison correctionnelle. Quelques membres du C. des S. et O. ouvrirent les portes et leur demandaient s'ils voulaient fuir. Les Anglais ne refusaient évidemment pas. Les Allemands tout au début voulurent leur donner des habits civils, mais par la suite ils estimèrent que

cette mesure n'était plus nécessaire et les fusées partirent en uniforme.

Dans quelques camps, des soldats allemands ont été serviables envers les officiers anglais; dans un camp tous les prisonniers ont pu fuir marchant ensemble vers la frontière.

Dans la nuit du 12 au 13 novembre le Conseil des Soldats a ouvert les prisons à Aix-la-Chapelle vers trois heures, et libéré tous les prisonniers politiques. Des soldats, notamment de Kerkerade, qui étaient en parance pour le front, ont rebrousse chemin. Les Conseils des Soldats leur enlevaient dans les rues d'Aix-la-Chapelle, les fusils, les insignes, les épaulettes.

Des patrouilles de marine et d'infanterie circulaient en toute direction.

La garde frontière allemande à Kerkerade fut désarmée ce matin.

Un lieutenant qui voulut calmer les révolutionnaires fut battu on lui enleva ses insignes, puis on lui arracha son uniforme. Il dut s'enfuir déguisé en civil.

Beaucoup de soldats désertaient. Une cinquantaine de sous-officiers se servent d'un remorqueur à vapeur du Rhin et d'autos-mitrailleuses. Tous se dirigèrent vers Wesel. L'arrêt des trains était complet, il n'y avait aucune communication avec Cologne ou Dusseldorf.

Beaucoup de prisonniers militaires arrivèrent en Hollande, mais le rapatriement régulier commença bientôt. Bon nombre de Français passèrent par la Hollande et s'embarquèrent à Flessingue en destination vers la France. Le transport était réglé, à Flessingue par des officiers français et des autorités néerlandaises. On avait établi de grands baraquements pour les séjours de courte durée. Voici une information de Spa du 20 novembre, concernant le règlement des échanges.

Le général Haking, en résidence à Spa, a envoyé par télégraphie sans fil le télégramme suivant au Grand Quartier Britannique :

« Les Allemands proposent le plan de rapatriement suivant :

Les 32.000 prisonniers qui se trouvent dans la région traversée par les arrière-gardes se frayent un chemin à travers les lignes.

Sur la rive gauche du Rhin il s'en trouve 8600 qui devront rester en place jusqu'à ce que l'armée ait dépassé cette zone. Environ 100.000 autres se trouvent en Allemagne à l'Est du Rhin. 4500 de ceux-ci doivent être dirigés du sud de l'Allemagne vers la Suisse ; les autres par voie d'eau aux ports suivants : Koningberg 1000, Hambourg 13.000, Brême 9000, Rotterdam 46.000, Stralsund 870 officiers. Des approvisionnements doivent être envoyés à ces ports et le long des rivières, sous le contrôle des alliés et de la Croix Rouge de pays neutres. Des habillements devraient être expédiés également dans les ports. Le total du nombre de prisonniers qui y sera envoyé s'évalue à 570.000. Les Allemands veulent aussi rapatrier 1.200.000 Russes par les mêmes voies, mais j'apprends que le maréchal Foch désire qu'ils passent par la frontière Est.

J'estime que ce plan est bon et présente le plus de garanties d'exécution en ce moment, vu la situation actuelle intérieure de l'Allemagne. »

Les internés Belges quittèrent aussi la Hollande où ils résidaient depuis 1914. Les trains les amenaient du camp à Rosendael, de là à Cappellen, près d'Anvers. Les plus anciennes classes furent démolies. Les habitants de la Flandre dévastée ne surent où aller. Ils n'avaient plus de demeure et leurs familles étaient en exil.

A Londres, au début de décembre, eut lieu une conférence interalliée.

En Angleterre on avait célébré avec enthousiasme la signature de l'armistice. On écrivit de Londres :

« La joie grandit de jour en jour, mais tout le

monde reste digne. Hier soir au Trafalgar Square et au Cirque Piccadilly, des soldats et des civils allumèrent de grands feux de joie; ils arrachaient et brûlaient des tableaux de réclame, les planches des estrades. Les bancs qui sont placés autour de la colonne Nelson furent jetés dans le feu, puis un canon allemand exposé au Pall-Mall fut traîné vers le Trafalgar Square avec un enthousiasme indescriptible et poussé dans le brasier.

Les flammes qui s'élevaient très haut, endommagèrent plus ou moins le piédestal du monument. Quelques officiers qui se trouvaient dans la foule, furent portés en triomphe. »

La flotte prit une large part aux manifestations du moment.

« Les villages et les villes devant lesquels était ancrée l'armée étaient en fête depuis plusieurs jours. Tout à coup, vers le soir, tous les vaisseaux, les cuirassés, les croiseurs, les torpilleurs, les poseurs de mines, les vaisseaux de patrouille, les enlève-mines, les vaisseaux des côtes firent retentir leurs sirènes. Toutes les notes de la gamme furent entendues.

Les réflecteurs projetaient la lumière, des gerbes de feu s'élevaient, des feux d'artifice furent allumés. La flotte offrait ce spectacle pendant une heure. Les sirènes se turent brusquement à 9 heures et les lumières furent éteintes. »

La crainte du bolchevisme n'existait pas, ainsi que le témoigne le télégramme suivant :

« Le Roi et la Reine, accompagnés de la princesse Mary ont traversé le centre de la ville, du Buckingham palace au Est-End et sont retournés par le Tower.

L'escorte se composait uniquement d'un officier de police, il précédait de quelques pas l'auto royale.

Leurs majestés et la princesse Mary furent chaleureusement acclamés partout, surtout par les soldats. Enfin, le jour arrivait où la flotte allemande dut être livrée aux alliés. L'avis suivant fut publié à ce sujet :

« Le roi lunchait aujourd'hui à bord du vaisseau Amiral Beatty, avec les Amiraux Anglais, Américains, Français et assistait ensuite au départ du « Vanguard » un des deux cents vaisseaux de guerre qui vont demain recevoir la flotte allemande. »

Le 1 décembre arrivèrent à Londres, Clemenceau, Foch, Orlando, Sonnino. Ils débarquèrent à Dover et partirent de là par train royal.

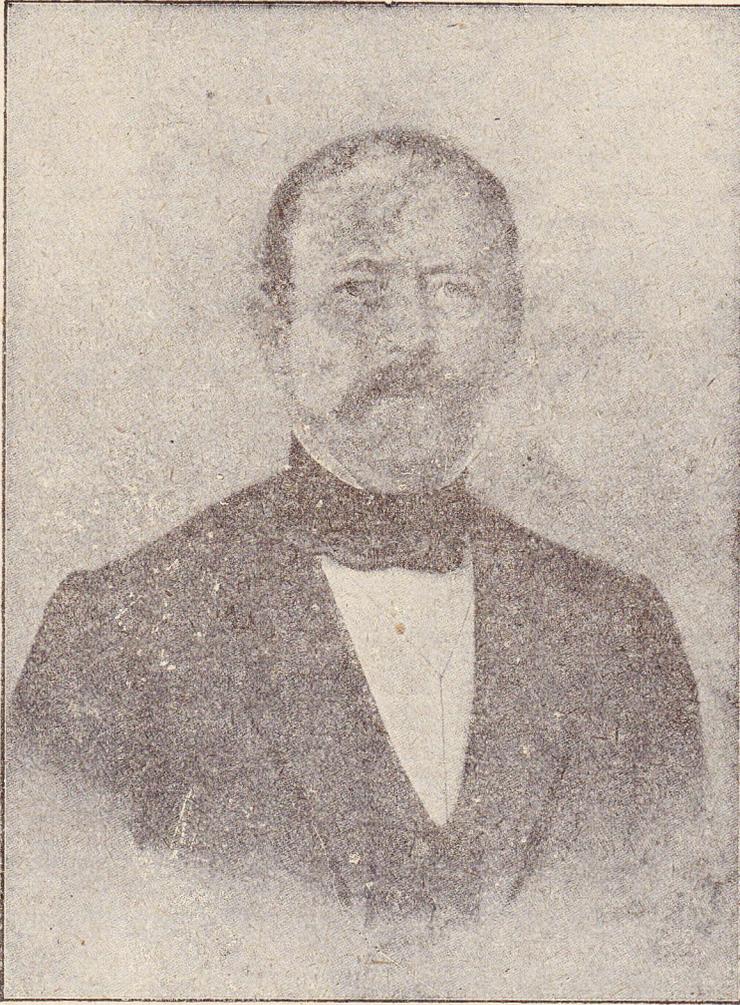
Voici une relation de l'événement :

« La réception qui fut faite à Foch, Clemenceau, Orlando et Sonnino fut particulièrement enthousiaste. Les ondées du matin avaient cessé quelques heures avant l'arrivée des hôtes. Les troupes étaient placées le long des rues que devait suivre le cortège. Malgré le mauvais temps et l'heure inopportune — la cloche du diner sonnait pour les Londoniens — beaucoup de monde était accouru pour saluer les visiteurs. L'aspect de Charing Cross était impressionnant. Sur le perron étaient étendus des tapis pourpres; tous les poteaux étaient ornés de drapeaux alliés.

En face de l'endroit, où le train devait bloquer, on avait pratiqué un grand passage, occupé des deux côtés d'une garde d'honneur et d'un corps de musique qui jouait des airs populaires.

A deux heures s'était réuni un groupe de personnalités. En dehors des principaux officiers de l'armée et de la flotte, à peu près tout le gouvernement était présent, ainsi que l'ambassadeur d'Italie et le personnel de la délégation; Cambon et le personnel de la légation; les uniformes des missions militaires et maritimes formaient un magnifique jeu de couleurs.

Lloyd George fut acclamé quand il arriva au perron avec Bonar Law, il eut une conversation aimable avec M. Cambon. Parmi les autres ministres on remarquait : sir Eric Geddes, lord Reading, lord



Bismarck, le Chancelier de fer, fondateur de la « Grosser Deutschland ».

Milner, Austen Chamberlain, Walter Long, Churchill et Curzon. Quelques minutes avant deux heures apparut le duc de Connaught.

Le train arriva cinq minutes après, orné de drapeaux français. Foch descendit cordialement, salué par le duc de Connaught et par Lloyd George.

Il parut profondément ému. La musique entonna la Marseillaise ; les acclamations du peuple arrivèrent jusqu'au perron. Le maréchal et le duc de Connaught inspectèrent immédiatement la garde d'honneur. Pendant quelques minutes eut lieu une réception générale ; Clemenceau, Orlando et Sonnino en formèrent le centre.

Puis Foch et le duc de Connaught montèrent dans la première voiture. Clemenceau et Lloyd George dans la deuxième.

Des acclamations bruyantes montaient de la foule, les cloches sonnaient à toute volée.

Derrière les troupes, qui présentaient les armes, la foule était serrée en 20, 30 rangs de profondeur. C'était assurément la plus grande foule qu'on eut jamais vu réunie à Londres. Des drapeaux s'agitaient de toutes parts. Les hurrahs ! et les bravos ! montaient en une immense clameur.

Dans le bâtiment où séjournait Foch, une société du plus haut monde s'était réunie. Quand le maréchal entra, une petite fille habillée des couleurs françaises, lui présenta des fleurs.

Plus tard, Foch se montra au balcon, le peuple cria : « Nous voulons un discours », mais le maréchal ne satisfait pas à cette demande et se retira.

A l'ambassade Française une grande foule ovationnait Clémenceau, au moment où il fut reçu par Cambon.

Peu après son arrivée, Foch se rendit chez le premier anglais ; il s'entretint une demie-heure avec lui et les autres ministres. Un peu après six heures, les ministres Italiens et Foch se rendirent au Burkinghame Palace, où ils furent reçus par la Reine et par la princesse Mary. Ils rendirent ensuite visite à la reine Alexandra et au duc de Connaught.

Malgré tous ces déplacements sensationnels, l'inquiétude planait cependant sur Europe ; le Bolchevisme menaçait, il se manifestait entre autres en Suisse, où des soulèvements se produisirent.

La situation n'était guère rassurante en Allemagne. Le nouveau chancelier Ebert avait publié la proclamation suivante :

« Aux concitoyens Allemands.

Concitoyens !

Le chancelier démissionnaire Prince von Baden, m'a remis, avec le consentement de tous les autres secrétaires d'Etat, les fonctions de Chancelier. Je suis en pourparler pour former le ministère avec le concours des autres partis ; dans quelques jours, je ferai rapport au peuple des résultats obtenus. Le nouveau gouvernement sera un gouvernement populaire. Son but sera d'apporter au peuple Allemand la paix la plus vite possible ainsi que la liberté qu'elle a reçue.

Concitoyens ! Je vous demande à tous votre appui pour la lourde tâche qui nous attend. Vous sa-



Le Général von Moltke, le vainqueur de la guerre franco-allemande en 1870.

vez, combien la guerre menace l'approvisionnement, première condition pour assurer la vie politique. La révolution ne peut entraver le ravitaillement populaire. Cela doit rester la première obligation de tout citoyen, en ville et à la campagne, de favoriser la production alimentaire, de ne pas empêcher les transports vers les villes, mais au contraire de le favoriser, chacun dans la mesure du possible.

Le manque de ravitaillement signifie pillage, spoliation, misère pour tous. Les pauvres en souffriront les premiers, les ouvriers des industries en seront le plus cruellement atteints. Celui qui porte atteinte aux approvisionnements, aux autres objets nécessaires à la vie, qui en trouble la distribution et le transport, se rend gravement coupable envers la masse du peuple.

Concitoyens ! Je vous convie tous vivement à quitter les rues et de faire régner partout l'ordre et le calme.

Le Chancelier d'Empire,
(s.) EBERT.

Appel !

Le nouveau gouvernement a pris en main la direction des affaires, afin de préserver le peuple allemand de la guerre civile, de la famine, pour poursuivre la réalisation de ses tendances et faire les réformes qui lui sont chères. Il ne peut accomplir cette tâche que si toutes les autorités en ville et à la campagne lui tendent la main.

Je sais, qu'il sera pénible pour beaucoup, de travailler avec les hommes nouveaux, qui ont pris sur eux la tâche de gouverner l'Empire. Mais je fais appel à leur amour pour notre peuple. Le manque d'organisation à cette heure livrera l'Allema-

gne à l'anarchie et à la misère noire. Aidez-nous dans l'intérêt de la patrie par un labeur soutenu et ardent, que chacun reste à son poste jusqu'à ce qu'aura sonné l'heure de la délivrance.

EBERT.

L'information suivante venue d'Amérique, était pour l'Allemagne d'une grande importance.

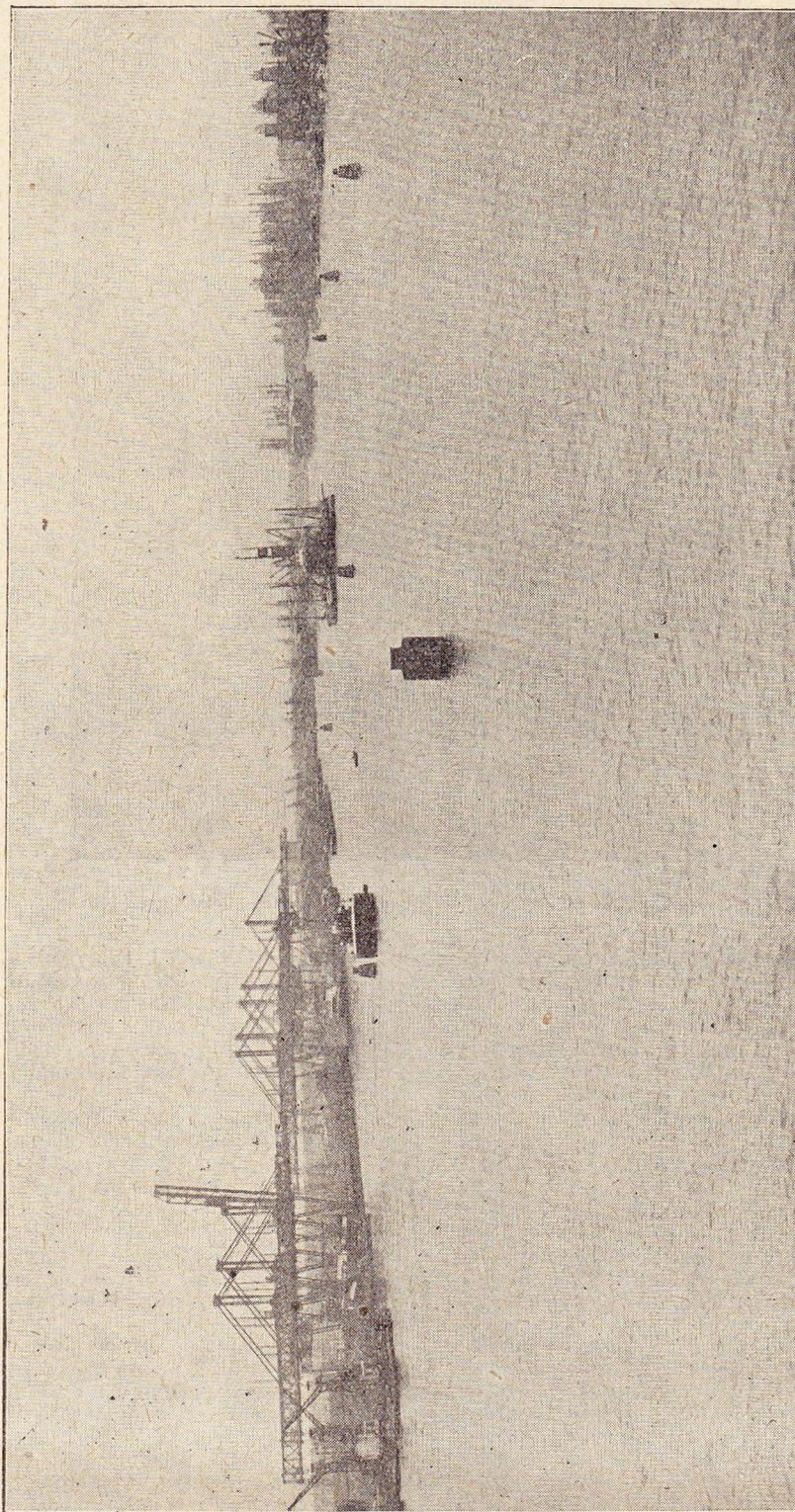
« En réponse à une requête du gouvernement Allemand, remise par l'intermédiaire du ministre des affaires Etrangères de Suisse, le Secrétaire d'Etat Lansing répondit, que les représentants des gouvernements associés ont décidé à l'unanimité, au conseil de guerre supérieur de Versailles, de pourvoir de vivres les Empires centraux, pour autant que la situation le permettra et de leur prêter aide sur les mêmes bases que celles qui ont été établis pour la Belgique.

Lansing ajoute, que le président est d'avis que grâce à l'utilisation des vaisseaux des empires centraux, il sera possible, dans un avenir proche, d'éviter la famine, on peut à ce sujet rassurer le peuple.

Le président Wilson est disposé à ravitailler les empires centraux, il s'entendra immédiatement avec les pays associés pour que le calme et l'ordre soient maintenus en Allemagne et pour que la distribution des vivres se fasse d'une façon équitable.

Le gouvernement allemand se trouvait encore aux prises avec de grandes difficultés. S'il prononça un discours pessimiste, à la réunion des Etats fédéraux à Berlin.

Il y déclara entre autres: «Puisque l'intervention des Etats-Unis avait décidé de l'issue finale de la guerre, proposition de paix avait été adressée à



Vue sur la Meuse à Rotterdam pendant le malaise mercial

Wilson ; celui-ci d'ailleurs avait seul exhibé un programme pacifique. Le vœu de l'Amérique est que le calme et l'ordre règnent en Allemagne, faute de ces deux facteurs le pays est menacé d'effondrement.

En Angleterre, le parti de la victoire a pris le dessus.

Lansdowne et Henderson eux-mêmes en sont stupéfaits.

Le départ de Lord Cecil est certainement justifié par le fait que son point de vue sur la fédération des nations est en concordance avec le nôtre. En Angleterre on émet l'avis de voir un gouvernement majoritaire présider aux destinées de l'Allemagne.

A Paris on ne paraît pas vouloir de la paix, on espère détruire l'empire par le séparatisme.

La Pologne se montre disposé à favoriser la liquidation des relations avec l'Allemagne, quoique



Enfants français réfugiés à la côte hollandaise.

l'opinion d'une partie du peuple est tout autre. La reprise du gouvernement par un parti démocratique anti-allemand serait mal venue.

En Oukraine l'idée d'un Etat Fédéral paraît se faire jour quoi qu'on y remarque cependant des courants contraires.

L'esprit de destruction de la France est favorisé dans notre pays par des courants séparatistes qui se manifeste, par exemple quand les Conseils des Soldats et ouvriers de Hambourg nouent des relations autonomes avec le gouvernement des Soviets ou quand en d'autres endroits notre courrier diplomatique pour Vienne est arrêté. » Solf ne put que protester contre la destruction du Reich. Son seul espoir était cette conférence, car les circonstances actuelles détruisent toute attente de paix.

Elle devait absolument décider trois choses : premièrement qu'en dehors du pouvoir central il ne pouvait exister aucun d'autre pouvoir, qui n'eût pas été reconnu par les Etats en particulier; deuxièmement, que la conduite des affaires étrangères ne put être que de la compétence du gouvernement du Reich et troisièmement, que pour l'assemblée nationale qui doit se réunir non pas à Berlin, mais en un autre point central, une date très proche soit fixée.

Ersberger parla ensuite de la capitulation allemande. Les négociations eurent pour résultat que l'Alsace Lorraine ne serait considéré comme pays occupé, mais, comme un état indépendant. Les adoucissements obtenus étaient un prolongement du temps d'évacuation au lieu de 30, 36 jours, livraison de 5000 autos-camions au lieu de 10.000 et l'assurance que la livraison des prisonniers allemands serait réglée dans les préliminaires de paix; de plus le ravitaillement serait assuré au pays. »

Le conseil des soldats et ouvriers (au Reichstag) et le comité Spartacus (Liebknecht) était en désaccord. Ces derniers siégeaient séparément. Il y avait également lutte entre les séparatistes et les unitaires, les premiers voulaient subdiviser le Reich en différents Etats, les derniers voulurent conserver l'unité. Scheidemann écrivit dans le «Vorwärts» :

«Le danger de l'effondrement de l'Empire gran-

dit de jour en jour. Il est urgent de créer au plus vite des situations bien nettes, sinon les prophéties de Jules Cambon se réaliseront.

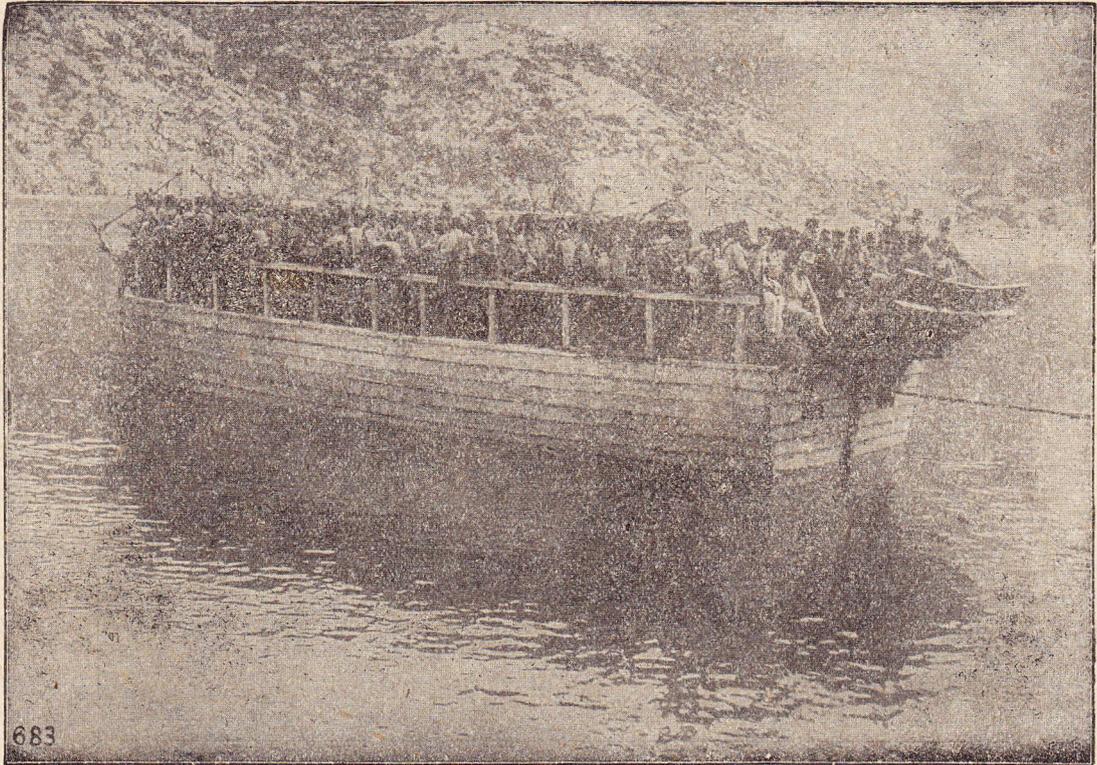
Les souverains ne peuvent plus mettre en péril, l'unité du Reich; le danger surgit d'ailleurs. Des négociations doivent être entamées à Strasbourg avec la direction militaire Française, au sujet de l'établissement de la république Sud-Allemande, à laquelle serait rattachée la Rhénanie. L'attitude hésitante du gouvernement est due uniquement à l'action du groupe Spartacus; il est à regretter aussi que le danger du bolchévisme est sous-évaluée. Par lui la malheureuse Russie a été précipitée dans l'abîme, son commerce et son industrie sont détruits; les conséquences en furent incalculables et cependant l'industrie Russe n'était rien en comparaison de la nôtre, à quelle misère noire ne serions nous pas acculés si pareille catastrophe devait se produire chez nous !

Le bolchévisme n'est pas le socialisme; il signifie destruction totale du travail; déchéance complète.

La France ne demande pas mieux que de voir la disparition de l'Empire Allemand et de tout ce que nous avons conquis de plus précieux en 1870-1871, à savoir notre prodigieux essor économique. L'Allemagne était arriérée au point de vue politique; c'est ce qui a permis aux Junkers de conduire l'Empire à l'abîme.

Pourquoi devrait-on détruire la fédération des Etats d'Allemagne? Parce que le gouvernement ne peut accomplir en deux semaines tout ce que l'on désire? Le cabinet politique est composé de social-démocrates qui ont accordé la liberté d'association et la liberté de la presse; mais ils travaillaient contre le bolchévisme. Ils ont le devoir d'en montrer le danger; il ne peut traîner avec lui que la destruction du Reich, l'anéantissement de l'industrie, du commerce, le chômage, la famine et la misère. C'est pourquoi chacun doit contribuer à la réédification du Reich, pour assurer au peuple allemand un avenir meilleur. »

Les Spartakistes passèrent aux actions. Le 5 décembre ils s'emparèrent de quelques communes à proximité de Berlin. Une assemblée générale fut



Sac transportant des troupes autrichiennes sur la Save.

convoquée ; un grand cortège entra dans la capitale, mais il se heurta contre les troupes gouvernementales. Une terrible lutte eut lieu ; 1200 hommes y tombèrent, mais les Spartakistes furent dispersés.

Un groupe de marins et de soldats manifestaient dans le voisinage de la Wilhelmstrasse, ils exigeaient la réunion de la Constituante et l'événement d'Ebert à la présidence du Reich.

Liebknecht essaya de provoquer une grève générale. Le gouvernement Ebert-Haase reçut en grande pompe les troupes de garde ralliées au nouveau régime, elles parcoururent le 10 décembre, les principales rues de Berlin.

Les comités des soldats décidèrent de tenir une assemblée de 440 délégués. Des manifestations organisées par Liebknecht et Rosa Luxembourg, troublaient fréquemment les délibérations. Le congrès confia le pouvoir exécutif à un Directoire de six hommes, en attendant la convocation de la constituante. Un conseil de 27 membres, fut nommé ; la journée de huit heures décidée ainsi que la nationalisation des mines.

La période électorale fut ouverte. Liebknecht et Ledebourg suscitèrent une émeute dans une division de la flotte, qui s'empara du château royal.

Le 25, il y eut une rencontre avec une division de cavalerie. Les Spartakistes s'emparèrent des bureaux du «Vorwärts», organe officiel du gouvernement. Ebert sut apaiser les émeutes avec l'aide des troupes gouvernementales.

Le 29, les trois membres de la minorité du Directoire Haase, Dittmann et Barth démissionnèrent et cédèrent leur place aux majoritaires Noske et Wissel.

Dans le nouveau gouvernement, Ebert-Scheidemann-Noske-Landsberg-Wissel, le Dr Solf fut remplacé par le comte Brockdorff-Rantzau en qualité de ministre des affaires étrangères.

Les Spartakistes cependant ne désarmaient pas. Le chef de police Eichhorn se rallia à eux. Le 5 janvier eut lieu un nouveau combat. Le «Vorwärts» fut de nouveau occupé. Les Spartakistes s'empa-

rèrent de l'hôtel des télégraphes et de la direction des chemins de fer.

Noske prit le commandement des troupes restées fidèles ; une division bien armée marcha de Potsdam sur Berlin. Il y eut des combats très durs dans la capitale, on compta des morts et des blessés. Les Spartakistes furent forcés d'évacuer plusieurs bâtiments.

Le 8, la lutte était encore toujours très intense. Le gouvernement déclara Berlin en état de siège.

Le 9, les Spartakistes furent rejetés à l'Est de Berlin.

Le 10, la lutte faiblissait. Ebert triompha et fit opérer de nombreuses arrestations. Liebknecht et Rosa Luxemburg furent assassinés.

Les élections eurent lieu le 19 janvier, dans le calme. Elles donnèrent un résultat favorable au gouvernement. Le ministre Preuss fut chargé par le gouvernement de rédiger la constitution nationale allemande.

L'assemblée nationale se réunit à Weismar, le 6 février. Là se manifestait décidément l'intention de conserver l'unité allemande.

Ebert, en effet, disait : «Que l'Entente ne nous pousse pas à tout ; nous sommes en train de marcher à la tête du monde au point de vue socialiste : je salue l'Autriche allemande dans une Allemagne grande et unie.»

Ebert fut proclamé président du Reich ; il chargea Scheidemann de la constitution d'un ministère. Celui-ci se composait : Brockdorff-Rantzau, Noske, Reuss, Erzberger, David-Schreubach, ancien président du Reichstag, fut choisi comme président de l'assemblée.

Scheidemann y fit une déclaration sur la politique générale :

Fort pouvoir central, paix immédiate sur la base des propositions de M. Wilson, refus de toute paix de violence, rétablissement du territoire colonial, rapatriement immédiat des prisonniers de guerre, admission dans la Ligue des nations, désarmement général et réciproque.